Document generated on 04/28/2024 5:17 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

« Krazy Kat »
Humour, délices et clins d'oeil

Diane Pavlovic

Number 42, 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/26920ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pavlovic, D. (1987). « Krazy Kat » : humour, délices et clins d'oeil. *Jeu*, (42), 58–59.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

«krazy kat»

humour, délices et clins d'oeil

Chat et souris se faisant une cour cruelle et attendrie: Ignatz Mouse (joué par un enfant) et Krazy Kat. Photo: Maurice Aeschimann.

Une chat est follement éprise d'un souris qui s'obstine à lui lancer des briques et qu'un chien grogneur, le shérif, lui-même amoureux de la chat, passe son temps à mettre en prison, sous l'oeil plutôt indifférent de mesdames la cane et l'autruche. Tout cela dans un décor de pommiers et de cactus en carton, qu'une façade ostensiblement marquée *jail* domine. Arbres, prison et protagonistes de cette histoire sont dessinés à gros traits et tout, jusqu'au sol pointilliste et au bizarre croissant de lune accroché quelque part dans les airs, est noir et blanc. Nous sommes à Cocolino, ville western américaine du début du siècle, et nous assistons aux luttes tendrement haineuses d'Ignatz Mouse et de Krazy Kat.

Adapter pour la scène les bandes dessinées elliptiques et volontiers absurdes de George Herriman (dont les lignes et l'inspiration ne sont pas sans rappeler les tout premiers *Mickey*

Mouse du début des années trente) supposait plusieurs défis: d'abord, bien sûr, traduire en trois dimensions un espace visuel qui, sous son dépouillement porteur de multiples imprévus, a une très forte personnalité, ensuite, créer un spectacle qui ait une certaine linéarité à partir de planches disparates en nombre incalculable, et enfin, conserver l'esprit si particulier de cet univers à la fois cynique et d'une douceur presque pathétique. Grâce à une sobriété pleine de fraîcheur, de charme et d'ingéniosité, les artisans de ce spectacle virtuose et léger ont réussi une adaptation drôle, poétique, intelligente et rigoureuse.

La réussite du décor, des costumes et des masques (les comédiens étaient entièrement cachés sous la marionnette de leur personnage) se double de la réussite indiscutable de tout le traitement sonore: plutôt que de parler dans des bulles, chiens, chats et souris se concentraient sur un jeu corporel précis et désinvolte, tandis qu'un narrateur-bruiteur, au micro dans un angle de la scène, faisait toutes les voix, accompagnant à la guitare un autre musicien dont la trompette en sourdine ponctuait les joyeux déchirements des personnages. Plumes, éventails, gramophones, orage grondant et boules de cristal, chansons d'amour, ivresses et déguisements: on se chamaillait, on se courtisait, on parlait avec nostalgie du bon vieux temps et on interprétait l'univers au passage. Mais le sable et l'eau composant l'univers évoquaient bien vite les inénarrables briques, et on recommençait. Les changements de décor à vue et ce jeu constant avec conventions et clichés (ainsi la scène où la façade de la prison tombe avec fracas sur le souris calmement assis à l'endroit exact où arrivera la fenêtre: sauvé!) respectaient le modèle tout en créant une oeuvre originale. Et de la capture du grogneur qui s'écroulera en exhalant un sombre «Maman» aux discussions sérieuses du genre: «Dites-moi, mon cher Mouse...», on lançait aussi des clins d'oeil de bonne guerre au monde actuel.

Cette «tribu» (ainsi que se définit lui-même le Théâtre du Loup, de Genève) férue d'accessibilité et comprenant enfants, adultes, comédiens et musiciens donnait là l'image d'un bel amour de l'art qu'elle exerce, d'une entente complice où rigueur et joyeuses folies se conjuguent harmonieusement. Il fallait bien une fin heureuse à cette belle histoire de haine: la pauvre Krazy, esseulée à la fin («Ze veux être tout seule», affichait son pommier), se fera chanter la sérénade par tout un orchestre. On ne s'entendra jamais, mais on s'aime bien. Le spectacle, au fait, s'adressait en principe aux enfants: on pouvait lire, dans les yeux de tous les spectateurs, le bonheur de l'être redevenus.

diane pavlovic